

deux tiers, était perdue. Les échecs de ce genre étant dans la proportion de plus des trois quarts, au point de vue industriel, tout restait compromis."

Sur ces entrefaites, l'imprimerie d'Agen est détruite par un incendie. Quinsac vient s'installer à Pais : il meurt avant d'avoir pu organiser son exploitation.

Presque au même moment, Ducos du Hauron quitte la France pour suivre son frère, nommé conseiller à la Cour d'Alger, qui, toute sa vie, préleva sur son maigre traitement de magistrat pour subvenir aux expériences de son cadet.

Pendant les douze années qu'il va passer en Afrique, l'opiniâtre inventeur continue à perfectionner sa méthode. Ne trouvant pas d'éditeurs, disposant de ressources médiocres, il achète une petite presse et apprend, sans maître, le métier d'imprimeur. Il réussit à tirer à petit nombre des épreuves fort présentables qu'il vend aux musées, aux amateurs, aux Mécènes, à raison de 10 francs pièce.

Enfin, en 1896, Ducos du Hauron se fixe à Paris: il renonce désormais à toute tentative industrielle. Peu à peu, il voit les éditeurs de France et de l'étranger tirer un parti merveilleux de sa méthode, grâce "uniquement", on ne saurait trop insister sur ce point, aux progrès de l'imprimerie et des procédés de gravure.

Pour bien saisir ce dernier point, il me paraît indispensable d'indiquer sommairement ce que furent ces progrès.

Dans la photocomplographie, qui marque les débuts de l'industrie photomécanique, on expose derrière le négatif une plaque couverte d'une gélatine bichromatée spéciale. On n'obtient pas d'insolubilisation propre-

ment dite, comme dans le procédé classique au charbon; mais, après développement, les noirs et les blancs sont représentés par des différences de porosité de la gélatine dont les cellules, absorbant plus ou moins d'eau, repoussent plus ou moins l'encre grasse. C'est, en somme, le principe de la lithographie. Quoique soumises à une pression très faible, de telles planches se déforment vite; Ducos du Hauron n'en tirait qu'une quarantaine d'exemplaires, et le repérage des trois monochromes était fort difficile.

Pour éviter ces inconvénients, on inventa la photoglytie: la gélatine bichromatée, insolée derrière le négatif, fournissait des reliefs permettant d'obtenir par contre-moulage un cliché métallique. Ici se présentait un nouvel obstacle: la difficulté de "retenir" l'encre.

Dans la gravure en taille-douce, sur bois, à l'eau forte, l'encre se loge dans des tailles qui la gardent quand on essuie la planche. Dans un cliché de photogravure, les noirs sont représentés par des surfaces creuses formant des vallonnements dont la profondeur correspond à leur intensité. L'encre qu'on dépose dans ces vallonnements est happée par le rouleau essuyeur. On a imaginé des expédients variés pour former sur ces surfaces un "grain" capable de retenir l'encre avec les gradations voulues. Seul, le procédé de la trame, ou simili-gravure, a apporté une solution pratique, qui n'est peut-être pas définitive, mais quelques-uns ont su porter à un haut degré de perfection.

Au printemps de 1897, raconte le conseiller Alcide Ducos du Hauron, son frère Louis fut mandé au ministère des Beaux-Arts, puis à la mairie des Batignolles. Il se rendit à cette